

Les figures de l'argot criminel

Mátételki Holló Magdolna

Introduction

L'argot criminel, l'un des différents types de l'argot, est caractérisé par un lexique extrêmement riche. La grande créativité lexicale de cette forme langagière affirme la grande vitalité de ce langage dynamique, en perpétuel renouvellement, et souligne la motivation de la création et le penchant à l'innovation de l'argotier.

Ce sociolecte, ce parler cryptique des truands, des marginaux, est une langue orale, non livresque, mais véridique, utilisé dans un monde un peu clos. Il est le reflet d'un langage de micro-sociétés qui évolue à un rythme particulièrement rapide, du fait qu'il est trop vite dévoilé par les non-initiés, en premier lieu par les policiers. De plus les médias ne sont pas étrangers à cette mutation puisqu'ils véhiculent à travers le cinéma et la télévision une grande partie du lexique argotique, le mettant ainsi à la portée de tous. En conséquence les usagers de cette mouvance langagière sont contraints de « recrypter » immédiatement leur langage au rythme du bouillonnement de la société, de la civilisation en pleine transformation.

Pour le linguiste, en particulier pour un étranger ne vivant pas en France, ce vocabulaire, plein de termes devenant rapidement obsolètes, est difficilement saisissable compte tenu de sa grande fluctuation et de sa perpétuelle innovation.

Le vocabulaire de l'argot comporte en effet deux aspects : la création lexicale proprement dite et l'utilisation détournée de termes déjà existants par transpositions sémantiques et formelles. Dans cet exposé je m'intéresserai aux procédés sémantiques de cette création, en étudiant plus particulièrement les figures (métaphores, métonymies et synecdoques) apparaissant dans certains secteurs délinquantiels où l'argot fleurit particulièrement (prison, trafic de drogue, vol, cambriolage, proxénétisme), et dans le champ lexical de la police bien sûr dont le sujet a bien évidemment imprégné ces milieux.

Les images et les matrices sémantiques de l'argot criminel

La plupart des changements sémantiques peuvent se rapporter à des procédés traditionnels. Pour ce qui est du signifié, la création s'élabore dans les figures récurrentes de la métaphore et de la métonymie. Il convient d'observer, comment un mot passe, de sa signification première à son sens imagé exprimé grâce à une figure.

La métonymie indique une caractéristique permanente, intrinsèque de l'être ou de la chose qualifiés, elle consiste à désigner une chose par l'une de ses qualités, l'un de ses aspects conçu comme permanent et essentiel (*lame* pour le « couteau », *bavard* pour « l'avocat », *curieux* pour « le juge », *pétard* pour « le pistolet » ou la « cigarette de hashish », etc.). La métaphore, quant à elle, est le trope le plus fréquent dans mon corpus fonctionnant par similarité de sens (*boucler* pour « emprisonner », *casser* pour « cambrioler », *galère* pour la « situation matérielle difficile », etc.).

Les créations argotiques sont souvent le produit de matrices sémantiques. Dans tous les cas on voit que la productivité paradigmatique repose sur une image initiale qui la justifie et rend les mots transparents pour les utilisateurs du code, mais opaques pour ceux qui ne le connaissent pas.

Les malfaiteurs, les locuteurs de l'argot criminel, sont en contact permanent avec les forces de l'ordre, réussissant dans le meilleur des cas à y échapper tout en les égarant, souvent grâce à leur langage équivoque, inintelligible même pour les policiers. Une étonnante richesse synonymique apparaît donc pour le mot « policier » qui est l'objet de surnoms multiples, d'évocations variées. Cette multiplicité de créations argotiques s'explique par le caractère émotif de ce langage : j'entends par là que les mots traduiront le ressentiment, l'hostilité, la peur éprouvés en face de la police, et exprimeront souvent l'ironie, et en prise directe sur la réalité, se renouvellent rapidement, attestant l'hypertrophie des forces créatrices.

Dans le domaine de la police un grand nombre de métaphores joue sur le personnage lui-même. Les noms argotiques du policier relèvent de différentes matrices. La première, fondée sur l'image du policier en civil qui glane des renseignements comme un poulet picore des grains, a donné naissance à toute une série de formes synonymes, comme variantes de *poulet* : *poulardin*, *poulman*, *poulardoss*, *poulaille*, *royco* (une marque de potage au poulet), *perdreau* (jeune policier en civil), *piaf* (policier continuellement présent sur la « voie publique »), et le paradigme créé à partir du terme générique *volaille* pour la police : *poulaille*, *maison poulaille*, *poulailler*, *maison de la poule*, *maison poulaga*, *ficaïlle*, *ficaïllerie*, etc. La seconde matrice concerne les policiers en uniforme qui sont supposés avoir des manières brutales : ce sont les *cognes* (ils cognent), des *bourres* (ils vous bourrent de coups) et de là des *bourrins* ou des *bourriques*.

Ce glissement de sens est employé fréquemment dans le vocabulaire des voyous pour désigner les policiers. La série de transpositions métaphoriques animalières est remarquable : les volatiles — *poulet*, *perdreau*, *piaf*, *hirondelle*, *pic-vert* ; les équidés — *bourre*, *bourrin*, *bourrique*, *roussin* ; autres — *lapin-ferré* (référence au cheval et à l'expression *coup de lapin* dans le sens de saisir vivement quelqu'un par derrière), *arnouch* pour le policier qui siffle comme le serpent, *blaire/au* pour le policier ayant du bon flair, qui sent, « blaire » l'affaire, comme l'animal pourvu d'un nez pointu. Nous trouvons également une série de métaphores jouant sur une caractéristique du policier et employées de façon dépréciative : *serre-patte*, *serre-pied*, *serre-fesses* ; *coy*, *Starsky* (héros des séries policières de la télévision américaine), ou *cow-boy* tout simplement, *zombie* (signifiant un fantôme dans la langue créole, allusion à une personne sans caractère, dépourvue de toute volonté), *mickey* (référence à leur caractère peu intéressant, médiocre, faux dur), *fouille-merde* (pour les enquêteurs en quête d'indices), *pastaga-calva* et *biturin* (désignant le policier aimant l'alcool).

J'ai trouvé quelques métaphores qui jouent avec des objets propres aux policiers : le *papillon* pour l'avis de contravention (on le considérera comme une métaphore, si on prend en compte la légèreté du vol de cet insecte, ou comme une métonymie, si on associe le papillon à la déformation du mot papier), le *sous-marin* (*sou*), la *cage* (*cageot*, *cageotte*), la *cuve*, la *tuve* (*tube*) pour le car de police banalisé où les flics se cachent pendant la filature : la *planque*, le *moulin à café* pour l'hélicoptère de police dont les voilures tournantes et le bruit rappellent l'ancien moulin à café manuel, les *bracelets*, les *pincés*, les *pincettes*, les *épingles*, les *gourmettes* pour les menottes.

Les transpositions métonymiques sont également fréquentes en parlant du policier, qui est désigné par un élément de son vêtement : *bleu* pour le policier en général ou *képi* pour l'agent de sûreté, d'après l'uniforme, *pic-vert* (jeu de mot sur le lexème « pie » désignant un cheval, un volatile et un acte pieux, c'est la déformation de l'expression « p'tit vert », avec allusion péjorative aux épaulettes vertes et à l'immaturation des jeunes policiers). Ce procédé est employé aussi pour désigner les accessoires du policier : le *calibre* pour « l'arme de poing », terme utilisé aussi bien par le malfaiteur que par le policier, la *gomme* (la *goumi*) pour la matraque en caoutchouc (terme ayant une valeur métonymique si on considère uniquement que la matière désigne l'objet, mais valeur métaphorique, si le sens rappelle celui qui permet d'effacer... la faute, voire le sourire...).

Continuons ces séries métaphoriques avec les termes péjoratifs et ironiques pour l'indicateur de police, qui prennent en compte un trait de caractère ou un aspect du comportement avec une connotation ironique : *balance*, *donneur*, *bavette*, *indic/ateur*, *rapporteur*, *mouton*, *taupe*, *mouche*,

mouchard, cafard, cafteur, et l'antiphrase *mon ami* (emploi détourné de *cousin* et de *tonton*). Tous ces *hommes de paille* de la police (prête-nom dans une affaire malhonnête) peuvent leur donner un *tuyau* (renseignement que l'on glisse dans le tuyau de l'oreille).

Une longue série synonymique de verbes désignant le fait d'avouer est composée également de métaphores : *donner, vendre, jeter, r/envoyer l'ascenseur, lâcher cher, commérer* (terme exprimant les paroles indiscrètes), *accoucher* (verbe devenu intransitif dans l'argot : le policier fera « accoucher » le délinquant en le pressant de questions), *s'affaler* (emploi métaphorique du terme de marine « s'effondrer » pour se laisser tomber), *s'allonger* (proche de « s'aligner » au transitif et évoquant l'idée de soumission craintive au sens pronominal : l'homme qui avoue, et plus encore qui dénonce, se comporte en vaincu sans courage face à la police), *dégonfler* (vraisemblablement la vogue du pneu « ballon » pour les bicyclettes de tourisme, qui « se dégonflait », mais ne « crevait » pas, est à l'origine de ce calque), *se déballonner* (sur le modèle de « dégonfler »), *baver* (bavarder négativement), *dégueuler, cracher, manger le morceau, en manger, manger sur, se mettre à table, passer à table, casser le morceau, casser* (d'où un jeu de mot : *casseroles* pour le dénonciateur), *en croquer, en becter* : expressions se rattachant à l'idée de manger le pain de la police, c'est à dire le *mouton*, personne docile et exploitable, « vendu » à la police acceptant de fournir des renseignements aux policiers, est récompensé par un repas normal. « Dénoncer » c'est peut-être « manger », parce que la police laisse l'accusé sans manger jusqu'au moment où il avoue ?...

On trouve quelques verbes métaphoriques désignant le fait de se cacher, fuir la police : *se mettre au vert, se tirer en douce*, et pour exprimer qu'on est déjà sous surveillance policière : *les avoir dessus, les avoir sur le cul*.

Pour la voiture des malfaiteurs : la *caisse* (terme utilisé par analogie de forme avec la carrosserie d'une voiture de type berline), *la grosse allemande* (pour la Mercedes), *merguez, gros couscous, saucisson* (termes diatopiques pour les voitures maquillées à Marseille). Les malfrats usent aussi des figures pour qualifier des armes. Elles sont exprimées par les images suivantes : le *calibre*, le *pétard*, la *pompe*. Une autre série métonymique est construite sur l'idée de tuer : on trouvera soit une référence clinique ayant rapport au cadavre : *refroidir*, soit une référence à la position de la victime : *descendre*, soit à l'élimination de l'individu : *escarper*.

L'argot dispose aujourd'hui encore d'un lexique spécialisé, que le grand public connaît plus ou moins bien, au fur et à mesure que diminue la fonction cryptique, mais dont il ne perçoit pas nécessairement les nuances. Dans le domaine du vol il est fréquent de préciser la spécialité du voleur à l'aide des termes métaphoriques. Ces mots ne sont pas vraiment synonymes,

chacun désigne une certaine technique de vol : le *rat d'appartement* est le cambrioleur, par analogie au *rat d'hôtel* cambriolant les chambres d'auberge, l'*alpiniste* est spécialisé dans l'escalade des balcons, des gouttières ou passe par les toits pour pénétrer dans les appartements, le *roulottier* vole des objets à l'intérieur des *roulottes* : des voitures à l'arrêt, les *tireurs* et les *plongeurs* sont les « pickpockets », spécialistes du « vol à la tire », l'*enquilleuse* est la voleuse qui cache son butin entre ses cuisses — entre ses *quilles* —, etc.

La substitution synonymique est une forme de changement de sens constante dans les parlers populaires. Le procédé n'a rien de spécifiquement argotique, mais on comprend les possibilités qu'il offre à un langage secret. Il a été constamment employé à des fins cryptologiques, c'est peut-être une des principales lois de la création argotique qui met en évidence l'existence de séries synonymiques ou parasynonymes. On voit apparaître p. ex. au XV^e siècle le mot « fourbe » : « voleur » et c'est la parenté avec le verbe « fourbir » (nettoyer un objet de métal, le faire briller) qui a fait du voleur, du fourbe, un « nettoyeur ». Nous avons une image qui va initier une matrice sémantique : puisque le « voleur » est un « fourbe », et « voler » est synonyme de « fourbir », on disposera pour cette activité des verbes métaphoriques transposant l'image de la lessive : *laver*, *nettoyer*, *lessiver*, *éponger*, *essorer*, *rincer*, d'où des expressions comme *se faire nettoyer* pour « se faire dépouiller », et aussi plus récemment les termes si fréquents : blanchir l'argent et le blanchiment de l'argent.

Pour l'action de voler une série de verbes métaphoriques est donc à noter, soit exprimant le geste du vol : *tirer*, *gratter*, *ratisser*, *ratiboiser*, *faucher*, *carotter* (*tirer la carotte*) — avec une connotation agricole (jardinière) pour ces trois derniers verbes —, soit le fait de dépouiller : *taxer*, soit un emploi ironique d'un verbe technique : *repasser*.

Les noms argotiques du souteneur sont également un bon exemple des matrices sémantiques. La série synonymique de transpositions métaphoriques pour qualifier le proxénète (le *proxo*) est construite sur l'image du poisson : *maquereau*, *hareng*, *hareng-saur*, *dos-vert*, *barbeau*, *barbillon*, *goujon*, *brochet*, *fish* et *poisaille* au sens collectif. Selon une hypothèse le terme maquereau désigne le souteneur parce que le poisson maquereau a pour fonction, à l'époque des amours, de servir d'intermédiaire entre les harengs mâles et les harengs femelles, ainsi il est en quelque sorte le proxénète des harengs.

L'image de la prostituée est aussi identifiée à certains animaux, comme le cheval : *cocotte*, *cheval*, *bourrin*, *ponette*, *ponifle*, *pouliche* et comme les crustacés : *crevette*, *langouste*, *langoustine*, et les poissons : *morue* et *limande*. Et si cette dame, la *turf*, travaille : elle va au *turf*, pour en revenir à la métaphore chevaline.

Pour ces deux dernières catégories il faut signaler qu'il y a des différences entre les synonymes, puisque chacun correspond à une spécialité particulière de ces métiers, on y trouve même une certaine hiérarchie (*homme, mac, mec, costaud*) pour le grand souteneur ; *Julot* est un emploi péjoratif et ironique de Jules pour le petit souteneur, par analogie à l'expression *petit Julot casse-croûte*, petit voyou qui ne cherche que sa subsistance quotidienne, l'amant d'une prostituée occasionnelle qui se fait nourrir par elle ; le *passeur* est celui qui recrute les prostituées ; la *taupe* est la prostituée qui est la maîtresse du proxénète, l'*amazonne* est celle qui ne travaille qu'en voiture, mais la *marcheuse* et la *bitumeuse* racolent sur la voie publique, comme la *chandelle* (analogie de la forme et de l'idée de « station debout » pour la « grue »), la *gagneuse* est une fille d'un bon rapport du point de vue du proxénète, qui « gagne » gros, tandis que l'*occasionnelle* ne lui assure pas un revenu permanent, la *call-girl* est « en haut de l'échelle » : une *donneuse* de luxe qu'on peut appeler par téléphone, la *professionnelle* est une prostituée expérimentée d'un certain âge : une *vieille poule*. Une autre métaphore apparente la grosse prostituée disgracieuse au *boudin*, terme étant à la croisée de deux images : la viande, mais aussi le cheval, le *bourrin*. J'ajoute à cette liste des locutions verbales connues construites à l'aide d'une métonymie pour « racoler » : *faire le trottoir, faire le bitume, bitumer*.

Le domaine de la prison fournit également un très grand nombre de séries métaphoriques. Pour l'emprisonnement on remarquera que le thème de l'enfermement est lié aux petites dimensions. Pour la cellule nous avons le *placard*, la *cage*, le *trou*, le *violon*, la *ratière*, l'*ours*. Ajoutons le composé périphrastique péjoratif, le *tas de pierre*, évoquant à la fois une idée d'étouffement et du lieu tellement fortifié qu'il est infranchissable. Cet enfermement est aussi lié à l'idée de la température basse de la cellule et à la maladie qui donne lieu à une série métaphorique de verbes : *descendre à l'ombre, aller au frais, aller au frigo* (dont une variante diatopique : *aller au chaud* à Marseille) ; *être contaminé, être malade, être fatigué, être à l'hôpital, être à la clinique, se faire mal ou se raquer cher* (avoir du mal à supporter la détention).

Pour rester dans le domaine de la prison, on signalera que les détenus ont inventé des dénominations métaphoriques pour le surveillant : le *maton* et le *gaffe* (venant des verbes *faire gaffe, mater*, c'est-à-dire surveiller) ; le *rondier* et le *porte-clé* parce qu'il fait sa ronde avec son énorme trousseau de clés ; le *chat* dont l'appellation est l'aboutissement d'une série de jeux de mots : le chat, petit mammifère à poil doux, mais aux griffes acérées, s'appelle en argot un *greffier* — déformation de « griffes » —, et comme le gardien travaille parfois au greffe, on l'a baptisé *chat*, de plus il est posté à la ratière... ; le *crabe* : allusion à sa façon de se déplacer en crabe dans son

travail — marchant de côté —, ce crustacé, ce *vieux crabe* qui sent mauvais, qui pue, véhicule une connotation péjorative tout à fait appropriée pour un *matuche*. De plus, si on pense que le crabe est un cancer et le cancer est une maladie, on est revenu avec un petit glissement sémantique à la maladie, sujet préféré des détenus.

Certaines images métaphoriques se réfèrent aux attributions des prisonniers : le *prévôt* est celui qui règle les problèmes intimes parmi ses camarades, en tant que chef de chambrée bénéficiant de la confiance des autres, à qui on confesse facilement (allusion au personnage ecclésiastique), le *gameleur* est celui qui apporte la « gamelle », qui sert le repas, le *garçon* est un délinquant avéré, l'*auxi* est celui qui nettoie.

En ce qui concerne les « activités » carcérales, elles permettent de passer le temps. Ainsi on aura les verbes : *piquer les dix* (tourner en rond entre quatre murs, allusion à dix pas), prendre des *bonbons* (médicaments), *mettre le drapeau* (petit papier pour cacher l'œilleton, le *rétro/viseur*, de la cellule), *faire le parloir sauvage* (crier d'une cellule à l'autre), *fumer une sèche*, *tirer une barre*, *griller un tam-tam* (fumer), et les noms pour des objets utilisés : le *yoyo* (ficelle pour envoyer les messages d'une cellule à l'autre), le *téléphérique* (élastique pour faire passer un objet d'un bâtiment à l'autre), le *toto* (*toto-pirate*), la *chauffe* ou la *chaufferette* pour le thermoplongeur.

En ce qui concerne le vêtement des détenus, il a donné lieu aux transpositions métonymiques suivantes : le *zèbre* (emploi péjoratif du nom de l'animal avec l'allusion aux rayures de l'uniforme du détenu) et le *drogué* (à ne pas confondre avec le *toxico*), en relation avec l'étoffe de laine de bas prix appelée « drogue », servant de tissu à la tenue pénale d'hiver des détenus.

Une série de verbes imagés rappelle directement la chute ou l'immobilisation du malfaiteur : *plonger*, *être plongé*, *être bloqué*, *tomber*, *chuter*, *se faire serrer*, *se faire pincer*, *se faire piquer*, *se faire emballer*, *se faire coincer*, *se faire boucler*, *se faire lourder* (venant de la métonymie lourdes désignant la porte de fer lourde de la prison). Ceci rappelle les instruments de l'immobilisation : la *cadène*, les *gourmettes* (chaînettes utilisées pour les chevaux), les *durs* et les *poussettes* (les *chaînes* pour les « durs », les bagnards des travaux forcés qui marchaient avec, en les poussant). On leur passe souvent les *fers* (allusion évidente à la matière de la *chaîne*). Quelques métaphores expriment la réussite probable de l'évasion : *s'arracher*, *mettre les voiles*, *faire la planche*, *se plancher* (venant du fonctionnement du bateau — ou de la planche — à voile), *faire la belle*, *se mettre en belle* (profiter de la belle occasion), *faire la paire* (allusion à la paire de jambes qui permet de fuir).

Examinons enfin le domaine de la drogue : les métaphores se limitent

aux seuls effets et conditionnements, mais en ce qui concerne la matière qui constitue la drogue, on relèvera des métonymies. Ce phénomène prend en compte, à mon sens, le caractère social dans lequel le locuteur se trouve impliqué : si l'argotier est capable d'une création riche lorsqu'il est en prison, c'est peut-être parce que, arrivé à ce stade, il ne lui reste rien d'autre à faire et la création ainsi mise à l'œuvre manifesterait en grande partie un caractère (crypto-)ludique fortement marqué.

Cependant le petit *toxico*, le *dealer* ou l'*accro* se trouvent dans des conditions sociales extrêmement dures : il est difficile et risqué de se procurer les narcotiques désirés. D'autre part, l'usage de la *came* quand il devient une nécessité, aboutit souvent à un état de dépendance dont on ne sort pas, dans la plupart des cas, voire à la mort (« mourir d'*OD* » : d'« overdose » — et pas de « surdose » !).

Cette réalité sociale peut sans doute expliquer le fait que les locuteurs dans cette situation et dans cet état n'ont peut-être pas envie de jouer avec le langage. Il reste cependant nécessaire d'adopter une forme cryptique pour cacher leurs agissements, c'est pourquoi la forme et la matière des produits prohibés appellent spontanément la métonymie ou la synecdoque, figure qui met directement en relation le produit indispensable consommé et la matière (*poudre, feuille, herbe, brown sugar, sucre, caillou, shit, coca, dross, pasta*) dont il est constitué (*huile, acide, résine*) ou sa couleur (*blanche, neige, ice* — allusion à la transparence —, *yellow, black, chocolat, marron, noir/e*, etc.), la forme de l'emballage et le mode de conditionnement dans lesquels il est livré (*barrette, galette, boudin, parachute, paquet, bonbonne, buvard, timbre, savonnette*). Nous avons toute une liste pour désigner les différentes doses mettant en relation la valeur d'achat de la matière et la grandeur de l'élément de comparaison : *cassette, disque, paquet, voiture, chambre, chambre d'hôtel, studio, appartement, bungalow, hôtel, immeuble*, etc.

Ce n'est qu'à propos des modes de consommation et des effets qu'on peut constater des créations métaphoriques en particulier utilisant les formes verbales, souvent empruntées à l'anglais, désignant l'évolution physique et psychique du toxicomane : *accrocher, se fixer, délirer, zoner, planer, faire un trip, avoir le ticket, se défoncer, être stone, se speeder, se destroy, être dans le cosmos, avoir un flash ou un flash-back, sevrer, décrocher*, etc.

Quant à l'utilisation de certains produits, on notera des locutions verbales évoquant une disposition linéaire : *se faire une ligne, se faire un rail*. Enfin, puisqu'il est question ici de l'utilisation des produits, je remarquerai, à côté de ces figures métonymiques, une belle transposition métaphorique : *boire à la source*, dans le sens de se ravitailler chez le fournisseur, qui rentre parfaitement dans l'univers imagé de ce parler.

En guise de conclusion

Ces procédés expriment donc bien les rapports particuliers entre l'usager et les choses dont il parle, sa façon spéciale de les considérer. Cette vision me paraît originale par les modes de vie excentriques qu'elle reflète. Ces transpositions sémantiques toujours vivantes sont d'un grand intérêt linguistique, car elles nous renseignent sur l'origine des mots, sur les mœurs, la mentalité et la vision des choses des sujets parlants.

Ces changements sémantiques traduisent donc cette mutation constante d'un vocabulaire qui joue avec le sens des mots, les images. La richesse du lexique argotique paraît donc évidente. Elle témoigne bien de la vigueur de cette langue qui crée sans cesse de nouvelles images, de nouveaux synonymes. Ce lexique est aussi le miroir d'une langue argotique saisie à un moment donné, et de ce fait il ne peut être exhaustif : la créativité des argotiers se manifestant au gré du jeu de cryptage-décryptage qui permet à ce langage de conserver toute sa vivacité.